

**DE LA DECREPITUDE CORPORELLE AU DESIR
D'IMMORTALITE CHEZ LES PERSONNAGES
DE GABRIEL GARCIA MARQUEZ**

**FROM BODY DECREPITUDE TO THE DESIRE FOR
IMMORTALITY IN THE CHARACTERS
OF GABRIEL GARCIA MARQUEZ**

**DE LA DECREPITUD CORPORAL AL DESEO DE
INMORTALIDAD EN LOS PERSONAJES
DE GABRIEL GARCIA MARQUEZ**

Charlie DAMOUR*

Résumé

Face à la décrépitude de leurs corps pour divers motifs, les personnages de Garcia Marquez se révoltent, la nient ou s'y adaptent. La révolte, légitime, entraîne de la souffrance psychologique. La négation ou l'adaptation constituent la meilleure façon de continuer à vivre. Certains recourent aux aphrodisia des anciens dans la limite des possibilités autorisées par leurs corps flétris (Florentino Ariza et Fermina Daza). D'autres se retrouvent dans un état de grande souffrance et finissent mal. Confrontée aux effets irréversibles de la pourriture, le Patriarche dément transforme la putréfaction de sa mère en odeur de sainteté. D'autres encore vont aspirer à l'immortalité, mais au sens terrestre, social ou historique. Pour eux, seules comptent la conservation et la prolongation de leur propre personne. L'excès du « souci de soi » ou leur ego surdimensionné les poussent à se comporter ainsi. Cette attitude s'avère pathétique, notamment lorsqu'elle frise la démence et la monstruosité.

Mots-clés : Garcia Marquez-Corps-Vieillesse-Maladies-Immortalité.

Abstract

Faced with the decrepitude of their bodies for various reasons, the characters of Garcia Marquez revolt, deny it or adapt. Revolt, legitimate, leads to psychological suffering. Denial or adaptation is the best way to continue living. Some use the aphrodisia of the ancients within the limits of the possibilities allowed by their withered bodies (Florentino Ariza and Fermina Daza). Others find themselves in a state of great suffering and end badly. Faced with the irreversible effects of rot, the demented Patriarch transforms his mother's rot into the smell of holiness. Still others will aspire to immortality, but in the earthly, social or historical sense. For them, only the conservation and extension of their own person counts. The excess of "self-concern" or

* dcrun@orange.fr; Université de La Réunion, France.

their oversized egos push them to behave in this way. This attitude is pathetic, especially when it borders on dementia and monstrosity.

Keywords : Garcia Marquez-Body- Old Age-Diseases-Immortality.

Resumen

Ante la decrepitud de sus cuerpos por diversas razones, los personajes de García Márquez se rebelan, la niegan o se adaptan. La revuelta, legítima, conduce al sufrimiento psicológico. La negación o adaptación es la mejor manera de seguir viviendo. Algunos utilizan los “aphrodisia” de los antiguos dentro de los límites de las posibilidades permitidas por sus cuerpos marchitos (Florentino Ariza y Fermina Daza). Otros se encuentran en un estado de gran sufrimiento y terminan mal. Ante los efectos irreversibles de la podredumbre, el Patriarca demente transforma la podredumbre de su madre en olor de santidad. Otros aspirarán a la inmortalidad, pero en el sentido terrenal, social o histórico. Para ellos, sólo cuentan la conservación y extensión de su propia persona. El exceso de preocupación de sí mismos, su ego desmesurado los empujan a portarse de esta manera. Esta actitud es patética, especialmente cuando raya con la demencia y la monstruosidad.

Palabras claves: García Márquez-Cuerpo-Vejez-Enfermedades-Inmortalidad.

Dès les premières lueurs de la vie, le corps humain est confronté au processus de désintégration¹. Ce thème, comme ceux de la vieillesse et de son dépassement, de l'angoisse de l'homme face à la sénescence, à la déchéance physique et à la finitude, de la quête de la fontaine de jouvence et de la recherche du bonheur éternel, sont omniprésents dans les œuvres de Gabriel Garcia Marquez. Si la plupart de ses personnages finissent paradoxalement par se conformer aux ravages de Cronos, ils se laissent néanmoins dominer, selon leur conditionnement socio-culturel et leur idiosyncrasie, par un désir exacerbé d'immortalité.

Des corps subissant l'assaut de la vieillesse

L'offensive de la vieillesse² est souvent évoquée dans les œuvres de Garcia Marquez. José Arcadio Buendia, le fondateur de Macondo, cède à la folie et perd la notion du temps. Attaché au tronc du châtaignier, il devient, greffage symbolique de son corps au végétal, un

¹ Jankélévitch, V., *La mort*, Flammarion, Paris, 1966, pp. 7-8. Thomas, L.-V., *Mort et pouvoir*, Payot, Paris, 1978, pp. 16-17. Prucha, M., « L'idée d'immortalité personnelle et la critique marxiste de l'aliénation religieuse », in : *Concilium. Revue internationale de théologie* 105. « Etre immortel », Editions Beauchesne, Paris, 1975, p. 29. Sartre, J.-P., *L'Être et le néant*, Gallimard, Paris, 1943. Morin, E., *L'homme et la mort*, Editions du Seuil, Paris, 1970, p. 319. Ariès, P., *L'homme devant la mort. I-Le temps des gisants*, Editions du Seuil, Paris, 1977, pp. 18-20.

² Landsberg, P.-L., *Essai sur l'expérience de la mort*, Editions du Seuil, Paris, 1951, pp. 22-23.

« énorme vieillard décoloré par le soleil et par la pluie »¹, insensible à sa décrépitude corporelle.

L'indifférence face au temps qui passe et à l'arrivée imprévisible de la vieillesse caractérise également Aureliano Buendía². Après avoir perdu Remedios, le colonel s'enferme dans son atelier d'orfèvrerie en fondant et refondant ses petits poissons en or³. La seule douleur corporelle dont il pâtit régulièrement est due à des furoncles sous les aisselles. À part cela, il ne semble pas se soucier de son devenir ou de son bien-être corporel. Chez lui, les blessures temporelles relèvent plus du psychisme que du physique.

On peut en dire autant de Rebecca : rongée par une enfance orpheline, l'amertume et la solitude, elle se cloître dans sa maison en ruines jusqu'à la fin de sa vie. La perte de ses cheveux est le seul indice de sa décrépitude charnelle. Telle une figure préhistorique défiant le temps, elle se montre totalement hermétique à son vieillissement.

Fernanda n'attend pas son grand âge pour se replier sur elle-même et s'enfoncer dans la solitude et la folie. Sa vieillesse est davantage marquée par cette déchéance psychologique que par un délabrement physique, d'autant plus que, à sa mort, elle conserve sa beauté surnaturelle.

Pilar Ternera ne connaît aucune souffrance psychique ni physique. Elle semble goûter aux joies d'une vieillesse paisible et vigoureuse à travers « [son] incroyable obésité qui faisait peur aux enfants »⁴. Sa jouissance vitale constitue sa force. Pilar Ternera est le seul personnage de *Cent ans de solitude* qui tire véritablement plaisir d'une vieillesse épanouie et heureuse.

Loin de se montrer aussi expansive, Ursula, au crépuscule de sa vie, se fait plus discrète mais tout en conservant sa force de caractère. Sa décrépitude corporelle est lente. Parallèlement à sa perte de vue, ses mains vont commencer à trembler, ses jambes à fléchir, ses cheveux à blanchir, sa mémoire à défaillir. Elle en arrive à une période de divagations séniles et d'infantilisation, faisant face aux espiègleries de ses arrière-arrière-petits-enfants. Tel un épouvantail ou une momie

¹ Garcia Marquez, G., *Cent ans de solitude*, Editions du Seuil, Paris, 1968, p. 91.

² Lepage, C., *Les symboles dans l'œuvre de Gabriel García Márquez*, Université de Paris III-Sorbonne-Nouvelle, Paris, 2001, p. 125. Maturo, G., « Cien años de soledad-La iniciación- », in : *Claves simbólicas de Gabriel García Márquez*, Fernando García Cambeiro, Buenos Aires, 1972, p. 123.

³ Apuleyo Mendoza, P., y García Márquez, G., *El olor de la guayaba*, Mondadori, Barcelona, 1994, p. 44.

⁴ Garcia Marquez, G., *op. cit.*, p. 264.

vivante, Ursula va se décomposer, se rétrécir et se dessécher. Elle prend conscience de son vieillissement, de l'usure du temps et donc de l'approche de sa mort. Malgré son déclin inéluctable, Ursula conserve de façon surprenante sa clairvoyance et sa lucidité d'esprit. Elle lutte jusqu'au bout contre sa décrépitude pour prolonger son rôle de matriarche et de gardienne.

Le Patriarche de *L'automne du Patriarche* profite d'une longévité exceptionnelle. Il expire naturellement dans son sommeil à un âge indéfini et démesuré. À la fin de sa vie, ses facultés physiques et mentales se dégradent considérablement. Seul dans son palais et entouré de vaches, sourd, radotant et moribond, il est loin de l'homme tout puissant qui se prenait pour un Dieu et se vantait d'être immortel. Il est complètement indifférent face à la dégénérescence de son corps. Son imperturbabilité s'explique par ce sentiment profond et pathologique d'immortalité. Or Garcia Marquez dépeint un corps en décomposition amplement avancée.

L'amour que Florentino Ariza et Fermina Daza concrétisent dans *El amor en los tiempos del cólera*, à près de quatre-vingts ans, à bord d'un bateau naviguant sur le Magdalena, leur permet de transcender les désagréments de la vieillesse. Avec le temps, leurs corps ont en effet beaucoup décliné. Avant leur voyage Florentino avait chuté dans les escaliers, se déplaçait avec un bâton de vieillesse et avait le dos écorché à cause des escarres. Fermina Daza, à la chevelure gris acier, subit dans un premier temps une baisse de la vue puis des problèmes d'audition sur le bateau. Bien avant son départ, « elle était méconnaissable avec, à fleur de peau, la déchéance de l'âge et un ressentiment qui lui avait ôté toute envie de vivre »¹. Nonobstant, sur le navire, elle assume pleinement sa relation avec Florentino. C'est donc une véritable transmutation psychologique et une vraie cure de jouvence qui s'opèrent. Nous pouvons en dire autant de Florentino qui, pendant son périple sur le bateau, s'habille comme un jeune homme, non par fatuité mais à cause du sentiment qu'il éprouve pour sa bien-aimée. Les passages à l'acte sexuel, souvent manqués, dévoilent avec pudeur l'intimité de leurs corps flétris : Fermina Daza « avait les épaules ridées, les seins flasques et les côtes enveloppées d'une peau aussi pâle et froide que celle d'une grenouille ». Florentino avait « le pubis presque imberbe », et « l'arme » plutôt défaillante. Conscients de leur déchéance physique, ils préférèrent en rire et relativiser leurs maladroites et déconvenues physiologiques.

¹ Garcia Marquez, G., *L'Amour aux temps du Choléra*, Grasset, Paris, 1987, p. 350.

C'est une vision humaine et attendrissante de la vieillesse que présente ainsi Garcia Marquez. En témoignent, entre autres, l'allusion à Fermina Daza « qui donnait [à son bien-aimé] ses lavements, se levait avant lui pour broser son dentier » ou les paroles suivantes : « je sens la vieille », « ne regarde pas [...] parce que cela ne va pas te plaire »¹.

Des corps assujettis à la maladie

Plus visible et concrète, la souffrance physique due aux maladies chroniques ou infectieuses n'épargne pas les personnages de Garcia Marquez. Le vieux colonel de *Pas de lettre pour le colonel* dont « la flore intestinale se transforme [...] en champignons et lis vénéneux »² éprouve en octobre de la fièvre, des nausées, des douleurs aux articulations et aux viscères. Son épouse souffre de crises d'asthme. L'air humide d'octobre s'empare de leurs corps déjà fragilisés, les rendant encore plus vulnérables. La femme n'hésite pas à reconnaître qu'ils sont en train de pourrir sur pied. Tous deux sont représentatifs de l'accablement physique et psychique généré par les intempéries.

Leur compatriote Don Sabas se voit ainsi condamné à mener une vie triste et monotone, rythmée par un régime sévère, des prélèvements de sang et d'urine, et des injections quotidiennes d'insuline. Ce supplice peut être interprété comme une malédiction pour celui qui a profité de l'instabilité et de la violence du système pour s'enrichir. Selon C. Lepage, son affection « illustre parfaitement la dégradation du système politique, social et policier qu'il incarne [...] »³.

Les habitants de Macondo voudront se débarrasser du père Antonio Isabel de *Cent ans de solitude* à cause de son grand âge et surtout de sa sénilité flagrante. Il incarne en fait la déroute d'une institution religieuse obsolète dans une société en pleine déperdition.

Aureliano le Second, du même roman, ne connaît pas l'errance psychique mais un véritable calvaire avec son cancer à la gorge. Il succombera au « terrible martyr que lui avaient fait endurer les crabes de fer qui lui déchiquetaient la gorge »⁴. S'il a profité pleinement des excès et plaisirs de la vie, il est victime, pourrait-on dire, d'une « mauvaise vieillesse ».

L'âge et le temps qui passent ne ménagent pas non plus les gens de pouvoir. Le sénateur Onésime Sanchez, de *Mort constante au-delà de*

¹ *Ibidem*, p. 369.

² Garcia Marquez, G., *Pas de lettre pour le colonel*, Grasset, Paris, 1980, pp. 10-11.

³ Lepage, C., *Les symboles dans l'œuvre de Gabriel García Márquez*, op. cit., p. 215.

⁴ Garcia Marquez, G., *Cent ans de solitude*, op. cit., p. 372.

l'amour, est condamné par ses médecins dans le plus grand secret. Face à l'adversité, il souffrira seul et en silence et ne pourra concrétiser l'amour pur et sublime qu'il a trouvé en Laura Farina. Alors à quoi bon se laisser mener par ses instincts, qui seront réduits à néant d'ici peu ? Avant sa mort, elle sera le châtiment de ses turpitudes.

Le même sort n'est pas réservé au vieux président latino-américain déchu de *Bon voyage, monsieur le Président*. Grâce à une opération délicate au niveau de la colonne vertébrale, il échappe à la mort. Conscient de la deuxième chance qui lui est offerte, il va se racheter en mettant ses derniers jours au service d'une noble cause.

La générosité envers autrui ne gagne pas le cœur de la Grande Mémé même en pleine agonie. L'ankylose dont elle souffre ainsi que les interminables nuits de cataplasmes, de sinapismes, de ventouses et de soins archaïques comme des crapauds fumés, des sangsues autour des reins, le saignement par le barbier, ne suffisent pas pour éveiller en elle une once de charité.

D'autres maladies infectieuses ou mystérieuses, assaillent les protagonistes marquéziens. Certains vont en souffrir tellement qu'ils finissent par se dessécher ou se putréfier. Melquiades, le gitan de Macondo, prétend avoir survécu aux maladies infectieuses comme la pellagre en Perse, le scorbut dans l'archipel de la Sonde, la lèpre en Alexandrie, le bérubéri au Japon et la peste bubonique à Madagascar. Lorsqu'il réapparaît à Macondo pour mettre fin à la peste de l'insomnie, c'est sous l'aspect d'« un vieillard tout décrépité » dont le vieillissement se précipite. Il souffre en réalité « d'un syndrome amnésique et d'un autre plus global atteignant certaines de ses fonctions psychiques »¹. Nous ne saurons pas toutefois si ces infections en vinrent réellement à bout puisque le doute subsiste non seulement sur la véracité de ses propos mais aussi sur les causes réelles de sa mort : il prétend être mort de « fièvres dans les laisses de Singapour » mais il assure également qu'il périt par noyade.

Il n'y a pas de doute quant à la maladie et à l'origine de la mort du père Nicanor dans *Cent ans de solitude* : il est dit clairement qu'il avait « le foie enflé et tendu comme un tambour »² et qu'il est consumé par les fièvres hépatiques.

Par contre, l'indétermination et le mystère existent au sujet de la maladie dont souffre Bendicion Alvarado, la mère du Patriarce. Ses

¹ Damour, C., *La mort et le désir d'immortalité dans l'œuvre de Gabriel García Márquez*, L'Harmattan, Paris, 2016, p. 121.

² García Márquez, G., *Cent ans de solitude*, op. cit., p. 144.

symptômes physiques s'apparentent à un ulcère et à la gangrène. Les médecins spécialistes en fléaux asiatiques -indique le narrateur- « [estimèrent] que sa maladie n'était ni la peste, ni la gale, ni le pian, ni aucune autre calamité orientale mais un maléfice d'Indiens que seul son auteur pouvait guérir [...] »¹. Faute de nommer scientifiquement le mal dont souffre la mère de la patrie, l'écrivain préfère l'attribuer à un motif irrationnel et le qualifier tout simplement de « mort ». De la description du mal, qui suscite de la répugnance, se dégage une impression de douleur intense et insupportable :

[elle] avait pourri seule jusqu'au moment où la souffrance solitaire était devenue si aiguë qu'elle avait été plus forte que l'orgueil et l'avait contrainte à demander à son fils regarde mon dos et dis-moi pourquoi je sens ce feu de braises qui me cuit, elle avait ôté sa chemise puis s'était tournée et il avait vu avec une horreur muette le dos mortifié par des ulcères fumants qui pouaient la pulpe de goyave et dans lesquels crevaient les bulles minuscules des premières larves, des premiers vers.²

La putréfaction de la mère, encore en vie, correspond au début d'un processus de déconstruction qui se prolonge par la suite dans le roman, et qui apporte un discrédit à la canonisation exigée quelque temps après par le Patriarce.

S'il ne pourrit pas sur place, Simon Bolivar, dans *Le Général dans son labyrinthe*, n'en est pas bien loin. Assujetti à de nombreux maux tels que quintes de toux, douleurs à la rate et au foie, vomissements, suppuration de l'œil, migraines, fièvres, hallucinations, il s'affaiblit de jour en jour. Ses médecins attribuent son mal à la tuberculose et au paludisme. Son cheminement sur le fleuve Magdalena s'apparente à un *via crucis*. Son agonie n'en finit pas, due à son exceptionnelle résistance. Le souci de précision de l'écrivain dans la description des maux laisse penser qu'il a utilisé le rapport d'autopsie. Les références médicales tels que « lésion pulmonaire », « fièvres vespérales », « un traitement de compromis à base de baumes pectoraux pour le refroidissement et de cornets de quinine pour la malaria » donnent de la crédibilité au récit et participent au processus d'humanisation du général. Le romancier présente un personnage mortel avec ses faiblesses et ses souffrances, sans pour autant balayer la mythification dont le libérateur a fait l'objet au cours de sa vie.

¹ Garcia Marquez, G., *L'automne du Patriarce*, Grasset, Paris, 1976, p. 157.

² *Ibidem*.

Qu'elles soient chroniques, infectieuses ou indéterminées, les maladies épuisent les corps au point de mettre souvent un terme à leur existence. Elles touchent autant les jeunes que les vieux, autant les gens du commun que ceux de pouvoir. Elles permettent au romancier de susciter la compassion, de concéder aux personnages plus d'humanité, de mettre en avant leur force de caractère lorsqu'ils parviennent à se tirer d'affaire, ou bien de se moquer, de punir, de dénoncer, de déconstruire ou simplement d'éveiller une conscience. Dans l'écriture marquézienne, les fonctions de la maladie sont donc multiples. L'omniprésence des maladies infectieuses révèle un monde malade, un climat hostile et nauséabond sur fond de guerre et de violence.

La maladie ne cesse de menacer l'homme dont elle taraude l'organisme. Bien qu'habituellement cette dernière tente de résister, si elle n'est pas soignée à temps, lorsqu'elle peut l'être, elle finit toujours par l'emporter. Voilà donc une vision bien pessimiste de l'existence humaine que certains personnages romanesques de Garcia Marquez ne partagent évidemment pas. Tellement attachés à leur personne, ils vont résister autant que faire se peut à la décrépitude et même paradoxalement aspirer à l'immortalité.

De la décrépitude au désir d'immortalité

Le devenir de l'enveloppe charnelle, support d'un profond affect, se trouve au cœur des préoccupations des personnages marquéziens¹.

Une odeur de roses convainc Petra, de *La mer du temps perdu*, que sa dernière heure est arrivée. Elle fait part à son mari de son désir d'être enterrée vivante, car faute d'un sol suffisamment meuble, les morts du village sont jetés à la mer. Son époux s'y engage, promesse qu'il ne tiendra pas. Lorsque Petra meurt six mois après, elle subit le sort réservé à tous les morts du village. Son histoire aurait pu s'arrêter là, mais on la retrouve lorsque M. Herbert et Tobie plongent dans la mer. Ils y rencontrent le corps de la vieille dame, de son vivant noué et usé, rajeuni d'au moins cinquante ans : « C'est la femme la plus belle que j'aie jamais vue » – lance M. Herbert. La mer que Petra redoutait tant devient pour elle source de jouvence. Ce serait là sa récompense après une vie de misère et une funeste fin terrestre.

Persuadée, à la suite d'un rêve, qu'elle va bientôt mourir, la Mulâtresse Maria dos Prazeres, fait appel à un employé des pompes funèbres pour acquérir une concession dans le cimetière de Montjuich à

¹ Dans cette partie, je me réfère à certaines propositions de ma thèse, citée en bibliographie, dans la mesure où elles s'intègrent à l'optique de ce travail.

Barcelone¹. Elle ne veut ni subir le sort des défunts de Manaos dont les cercueils flottaient dans la cour de sa maison d'enfance ni se retrouver dans un tiroir pour être jetée à la poubelle au bout de cinq ans. Elle exige d'être enterrée « couchée », la garantie de ne pas être déplacée et de bénéficier indirectement de visites de touristes afin de se sentir moins seule. Elle désirerait bien profiter de l'ombre des arbres, mais ce luxe est réservé aux pontifes du régime. De toute évidence, elle est très soucieuse de la préservation de sa future dépouille et même d'un certain confort physique, preuve d'une modeste aspiration hédoniste.

À l'approche de la mort, l'avenir de ses biens suscite davantage l'inquiétude de la Grande Mémé que celui de son âme. Elle presse contre sa poitrine, non pas un crucifix, mais sa main constellée de pierres précieuses, de peur qu'on ne les lui dérobe, et demande à son neveu Nicanor de garder sous clé tout objet de valeur pendant sa veillée funèbre. Le portrait de la défunte publié par les journaux, une fois retouché, est confondu avec celui d'une nouvelle reine de beauté. Elle voulait imposer l'idée que le temps n'avait pas de prise sur elle, comme pour ces jeunes femmes mortes en odeur de sainteté dont le corps se voyait préservé de toute corruption. Si à son décès les hommages abondèrent, son cadavre fut loin de la préoccupation première des politiciens. Les obsèques, qui se voulaient à la hauteur du personnage, laissèrent un tas d'immondices et d'excréments. Le cadavre de la Grande Mémé se vit condamné à pourrir sous sa dalle de plomb : le pouvoir ne peut contenir la mort.

Le Patriarche met tout en œuvre pour susciter et entretenir le mythe de sa toute-puissance et de son immortalité². Comme le Christ, il guérit les lépreux et les paralytiques grâce à l'imposition des mains. Convaincu que son régime doit résister au temps, il se pare des vertus de l'immortalité. Il se sent rédempteur d'un peuple et se fait proclamer comme tel.

Ces qualités sont étendues au seul être qu'il affectionne, Bendicion Alvarado. On sait que les mères latino-américaines sont considérées par leurs fils comme de véritables saintes. Mais dans le processus psychique que nous invoquons, cela relève du paroxysme :

[...] sa mère de ma vie Bendicion Alvarado avait cessé de respirer, alors il dénuda le corps nauséabond et découvrit peint de profil sur le drap un autre corps identique qui avait lui aussi la main

¹ Ploetz, D., « Gabriel García Márquez », *EDAF Monografías*, Madrid, 2004, p. 155.

² Pour L.-V. Thomas, « le pouvoir suprême est bien l'exorcisme radical de l'angoisse de mort et l'affirmation triomphante de la vie... », *Mort et pouvoir, op. cit.*, pp. 158-159.

sur la poitrine, tout cela sous les cocoricos discrets des premiers coqs, et il vit que le corps peint de profil loin de présenter les lésions de la peste ou les ravages de la vieillesse était au contraire dur et lisse comme une peinture à l'huile qui aurait recouvert les deux faces du suaire, exhalant un parfum naturel de tendres fleurs qui purifiait l'atmosphère d'hôpital de la chambre, et on eut beau la froter et la refrotter avec du sable et la plonger dans la lessive bouillante on ne réussit pas à effacer l'image du drap car elle était intégrée à l'endroit et à l'envers à la trame du lin, elle était devenue lin éternel [...].¹

Ne pouvant s'approprier, à cause de son immortalité auto-proclamée, le bénéfice d'un avatar du Saint-Suaire de Turin, le Patriarche l'attribue à sa mère, ce qui débouche sur un burlesque effréné, car, à l'article de la mort, Bendicion n'est nullement préoccupée par la survie de son âme mais par celle de ses animaux de compagnie. À cette parodie de miracle s'ajoute l'odeur de sainteté, transposition des effluves pestilentiels se dégageant des ulcères de la défunte. Ce n'est qu'au prix de cette extravagante transmutation que le Patriarche accepte cette limite à son pouvoir. Les emprunts au discours christique s'étendent de son vivant à la mère du dictateur, dont la conception virginale ne peut faire de doute dans l'esprit malade d'un fils de père inconnu. Ainsi, s'effectue la récupération du dogme de l'Immaculée Conception. La dépouille de Bendicion Alvarado devient l'objet d'une vénération obligée, en vertu d'une disposition formulée dans un pastiche de certaines prières destinées au Christ (« qui vit et règne dans les siècles des siècles ») : « personne ne devait oublier que c'est moi qui commande ici pour des siècles et des siècles ».

La soif d'immortalité se trouvera entravée par sa mort qui marque la fin du mythe. Les augures apocalyptiques qui maintenaient la population dans la peur et la soumission ne se réalisent pas, et son cadavre, malodorant et non identifiable, est rongé par les charognards. La démythification finit par se produire : tout n'était que mensonge, mascarade et leurre.

Vivant dans le déni de la réalité, Bolivar refuse de regarder son corps délabré dans le miroir. Il tente constamment de surpasser ses maux et recourt à toutes sortes de feintes pour tromper les gens. Souvent quand on le croit au plus bas, il fait montre d'une autorité et d'une réactivité sortant de l'ordinaire. Certains en arrivent à croire qu'il joue avec la mort, voire qu'il l'instrumentalise à des fins politiques.

¹ Garcia Marquez, G., *L'automne du Patriarche*, op. cit., pp. 160-161.

Il confie au général Carreño son espoir en une possibilité de survie pour défendre sa cause¹. Il semble bien être le seul à y croire, et le double jeu qu'il pense pouvoir mener est voué d'avance à l'échec. C'est un mort vivant qui s'accroche encore à l'illusion de grandeur pour le continent. Ombre de lui-même, il n'est plus qu'« un fantôme » errant, comme se voient forcés de l'admettre certains de ses visiteurs, en attente d'un rebondissement qui ne se produit pas. L'ancien dandy ne cherche plus à donner le change, à cacher à seulement quarante-sept ans les effets d'une vieillesse prématurée

Son attitude est ambiguë : lui qui ne croit ni en Dieu ni en aucun au-delà, se met à effectuer quelques projections. Il imagine que le jour de sa mort, les cloches carillonneront à Caracas et demande que ses restes soient transportés au Venezuela. Se basant sur un présage qu'il eut à Guayaquil – on connaît l'importance de ce genre de signe pour l'écrivain –, il croit être à l'abri de la mort une fois ses quarante-sept ans atteints. Juste avant de sombrer définitivement, il osera même se regarder dans un miroir en se disant « avec des yeux comme ça, je ne peux pas mourir ». Ses ultimes propos à son médecin laissent entendre que l'espoir de survivre l'anima jusqu'au dernier moment : « Je n'imaginai pas que cette saloperie fût grave au point de devoir penser aux saintes huiles ». Autrement dit, Bolivar est quand même habité par le désir de s'inscrire dans l'immortalité de la mémoire humaine². Dernier rebondissement, il se voit contraint d'admettre l'évidence : il ne diffère guère du fantôme dont parlent ses adversaires. Il n'a plus la force de simuler ou de jouer avec la mort.

Le Bolivar de Garcia Marquez tient par certains aspects du personnage christique. L'auteur qualifie son dessein de « rédemption des Amériques ». C'est ce qui le motive encore dans ses derniers jours pour défier la mort dans un combat prométhéen. Autre recours mythologique : le romancier fait de Bolivar un héros vaincu par les forces du destin. Il le porte sur l'autel de l'Histoire avant que le régime vénézuélien actuel n'en fasse le guide suprême de sa politique. En ce sens, exact contrepoint du protagoniste de *L'automne du Patriarche*, Simon Bolivar sort de son labyrinthe pour atteindre l'immortalité.

¹ On pensera à l'analyse de M. Ramos, selon laquelle « dès que la réalité tourne autour de notre vie, nous nous sentons indispensables et partie intégrante de l'Univers qui ne pourrait s'expliquer sans nous » ; in : *Cavilaciones mortuorias*, CONACULTA-CECUT, Fondo Regional para la Cultura y las artes del Noroeste, México, 2003, p. 20.

² M. F. Sciacca attire l'attention sur le fait qu'il ne faut pas faire l'amalgame entre immortalité de l'âme et perpétuation de l'homme dans le temps à travers la pérennité de l'Histoire. In : *Qué es la inmortalidad*, Editorial Columbia, Buenos Aires, 1959, p. 26.

Très vite, le vieux président déchu de *Bon voyage, monsieur le Président* dépasse son angoisse face à l'opération risquée qu'il doit subir à la colonne vertébrale. Persuadé que sa dernière heure est arrivée, il décide de ne plus se priver de plaisirs quotidiens comme le café ou encore la côte de bœuf à la braise et la salade de légumes frais consommée au déjeuner. Mais son attitude est ambiguë : d'un côté il essaie de feindre la sérénité à l'approche de la mort et de l'autre il ne peut s'empêcher de lire son avenir dans le marc de café. Il se défend même de s'inquiéter du devenir de sa future dépouille, car l'au-delà n'intéresse pas le président déchu. Ce qui compte pour lui c'est la vie sur terre et le moment présent. L'immortalité et la gloire posthume ne l'attirent pas davantage : lorsque Homero lui annonce qu'« en tout cas, [il ne mourra] pas en vain » et qu'« [il aura] la reconnaissance qui [lui] est due et [qu'il demeurera] comme un grand exemple de dignité », il se contente de répondre, en feignant « un étonnement amusé » : « Merci de me prévenir ».

Humour ou fausse modestie ? Il confie à Lazara que les artifices du pouvoir et de la renommée ne lui inspirent plus que mépris. En son for intérieur il ne souhaite pas mourir, mais cela ne signifie pas qu'il désire l'immortalité. De retour en Martinique, dans une lettre à ses anciens hôtes, il raconte comment ses douleurs ont réapparu et comment il a décidé de prendre la vie comme elle vient, en fumant, en mangeant de la viande et des fruits de mer à volonté, en buvant quotidiennement du café amer ou du rhum à l'occasion de son anniversaire. Il annonce en outre qu'il était tenté de rentrer au pays afin de prendre la tête d'un mouvement rénovateur pour une cause juste et une patrie digne, ou ne fût-ce que pour la simple gloire mesquine de ne pas mourir de vieillesse dans son lit. Le fera-t-il vraiment ? Il a trouvé inconsciemment un nouveau subterfuge pour tromper la mort. Face à son impertinence, le *carpe diem* semble une bonne solution afin de continuer à vivre et à retrouver de nouveaux espoirs alors que tout semblait terminé. Le portrait de l'ancien président, à l'opposé de celui du Patriarche, est bien différent de celui du Libérateur. Ni figure dictatoriale bouffie et méprisable, ni figure historique qui transcendera l'histoire, son goût des appétits terrestres en fait un être profondément humain.

La passion de Florentino Ariza pour Fermina Daza devient un antidote contre la mort. La métamorphose, un des thèmes de prédilection de Garcia Marquez, finit par s'opérer. Fermina s'étonne lors de ses premières caresses intimes : « Tu as une peau de bébé »¹. Le cœur de son

¹ Garcia Marquez, G., *L'Amour aux temps du Choléra*, op. cit., p. 370.

amoureux se met à battre avec la force, la hâte et le désordre d'un adolescent. Ils prennent conscience que le véritable amour, loin de s'effrayer des effets du temps, en sort affermi et attisé par l'urgence. La notion du temps s'en trouve abolie, et le retour à la société impossible : « Ça va être comme la mort »¹, admet Fermina. Unis pour l'éternité, ils refuseront de débarquer à nouveau sur la terre ferme. Ainsi se poursuit leur lune de miel se confondant avec l'ultime voyage. Dès lors la mort n'a plus de sens et, dans cette mesure, Eros est vainqueur de Thanatos.

Le vieillard de quatre-vingt-dix ans, de *Mémoire de mes putains tristes*, ne pouvait se résoudre à renoncer à une virilité qui fut sa raison de vivre, passant son existence à noter de nouvelles douleurs et s'alarmant à la moindre manifestation de sénescence².

Il cherchait à réveiller en lui des potentialités sur le déclin grâce à une relation avec une jeune vierge. Le sang virginal constituerait ainsi une eau de jouvence régénératrice. L'alchimie sera efficace, mais la régénération ne sera pas celle que l'on aurait pu attendre. Celui qui n'avait rien d'un jeune prince se vit obligé de reconnaître qu'il avait découvert le plaisir invraisemblable de contempler le corps d'une femme artificiellement endormie sans l'urgence du désir ou la gêne de la pudeur.

S'attendant à mourir de vieillesse, le vieil homme se surprit à mourir d'un amour bien différent de celui dont il avait abusé auparavant par manque de courage, et se montra bien décidé à en profiter le plus longtemps possible. Au fil des jours, il vécut une véritable idylle imaginaire. Grâce à la présence de la « petite au bois dormant » dans cette chambre, il parvint à voguer dans le bonheur et découvrit de nouvelles sensations liées à un plaisir solitaire contemplatif et curatif plus qu'au plaisir charnel.

Une fois ses appréhensions écartées lors de son quatre-vingt-dixième anniversaire, il éprouva au côté de Delgadina un profond désir d'immortalité. On comprend alors qu'il avait peur de passer le cap des quatre-vingt-dix ans seul. De sorte qu'il parvint à survivre en se nourrissant non pas du sang de l'adolescente mais de son énergie vitale. Transfiguré, le personnage laisse entendre qu'il était déterminé à vivre au-delà de cent ans par amour. L'élixir d'amour ne lui insuffla pas une nouvelle vigueur, peu probable à son âge, mais suspendit le vol du temps en sa psyché, sentiment qu'il partageait avec Florentino Ariza, le

¹ *Ibidem*, p. 376.

² Voir : Coetze, J.-M., « Gabriel García Márquez, *Memoria de mis putas tristes* », in : Cobo Borda, J. G., *El arte de leer a García Márquez*, Belacqva, Barcelona, 2008, p. 117.

perpétuel amoureux de Fermina Daza. L'amour, faisant abstraction des contingences, lui permettait d'accéder à l'immortalité.

Le désir d'immortalité se manifeste donc de façon bien différente selon le personnage, son milieu, son rôle dans la société et sa culture, mais il est toujours pathétique, fût-ce à travers la démence ou la monstruosité.

Conclusion

Dans ses *Lettres à Lucilius*, Sénèque dénonce l'excès d'« attachement à notre propre corps »¹ qui correspond en réalité à l'instinct de conservation. Comme à « trop l'aimer, nous sommes troublés de craintes, chargés d'inquiétudes, exposés aux humiliations »², il conseille « qu'on en prenne très grand soin, tout en faisant un devoir, cependant, quand l'exigera la raison ou la dignité ou la fidélité, de le livrer aux flammes »³. Autrement dit, le bien-être moral doit l'emporter sur l'attachement au corps.

Ce n'est certes pas la position des personnages de Garcia Marquez. Face à la décrépitude de leur corps, ils se révoltent, la nient ou... s'adaptent. La révolte, légitime, entraîne de la souffrance psychologique. La négation ou l'adaptation constituent la meilleure façon de continuer à vivre. Les *aphrodisia* des anciens, définis par Michel Foucault comme « des actes, des gestes, des contacts, qui procurent une certaine forme de plaisir »⁴, permettraient d'oublier un instant les ravages du temps sur le corps. Florentino Ariza et Fermina Daza ainsi que le nonagénaire de *Mémoire de mes putains tristes* y recourent dans la limite des possibilités autorisées par leurs corps flétris.

Certains de ces personnages se retrouvent dans un état de grande souffrance et finissent mal. Confrontée aux effets irréversibles de la pourriture, Bendicion Alvarado ne pouvait qu'abdiquer, à la différence de son fils dément qui transforme la putréfaction en odeur de sainteté.

D'autres vont tenter de repousser la faucille de Thanatos. S'ils ne peuvent pas grand-chose contre la désintégration programmée de la matière, ils vont aspirer à l'immortalité, non pas au sens platonique ou

¹ Jourdan-Gueyer, M., *Sénèque : Lettres à Lucilius (1-29)*, Le monde de la philosophie, Flammarion, Paris, 2008, p. 173.

² *Ibidem*.

³ *Ibidem*.

⁴ Foucault, M., *Histoire de la sexualité 2, Œuvres*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 2015, t. 2, p. 769.

chrétien, mais au sens terrestre, social ou historique¹. Leur amour de la vie, leur ego surdimensionné et l'attachement exacerbé au pouvoir les poussent à se comporter ainsi. Cette attitude s'avère pathétique, notamment lorsqu'elle frise la démence et la monstruosité. Nier la finitude de leurs corps est la manifestation paroxystique de leur égocentrisme.

L'analyse de Foucault sur la « finitude » corporelle ne permettrait-elle pas de mieux appréhender les multiples approches de Garcia Marquez ? Selon le penseur, elle « se profile sous la forme paradoxale de l'infini ; elle indique, plutôt que la rigueur de la limite, la monotonie du cheminement, qui n'a sans doute pas de borne mais qui n'est peut-être pas sans espoir »². Par sa création littéraire, le romancier ne rejoint-il pas cette proposition ?³ Ses personnages repoussent en effet de bien des façons les « bornes » de cette finitude, malgré les maux qui les accablent (ou à cause d'eux), dont l'auteur se complaît à évoquer la prégnance pour montrer la diversité de leurs « espoirs », qui ne tombent pas pour autant dans une improbable métaphysique ne répondant pas à leurs aspirations somme tout bien matérielles.

Bibliographie

Œuvres étudiées

Garcia Marquez, G., *Cent ans de solitude* (1967), Editions du Seuil, Paris, 1968

Garcia Marquez, G., *Douze contes vagabonds*, Grasset, Paris, 1993

Garcia Marquez, G., *L'Amour aux temps du Choléra*, Grasset, Paris, 1987

Garcia Marquez, G., *L'automne du Patriarce*, Grasset, Paris, 1976

Garcia Marquez, G., *Le Général dans son labyrinthe*, Grasset, Paris, 1990

Garcia Marquez, G., *Mémoire de mes putains tristes*, Grasset, Paris, 2005

Garcia Marquez, G., *Pas de lettre pour le colonel*, Grasset, Paris, 1980

¹ M. de Unamuno n'affirma-t-il pas : « C'est l'amour effréné de la vie, l'amour qui la veut sans fin, c'est lui qui nous pousse le plus à l'angoisse de la mort » ?; in : *Le sentiment tragique de la vie*, Gallimard, Paris, 1937, p. 50. Plus généralement, enseigne L. Feuerbach, « l'au-delà est le sentiment, la représentation de liberté à l'égard des limites qui ici-bas nuisent au sentiment de soi, à l'existence de l'individu » ; in : *L'essence du Christianisme*, Gallimard, Paris, 1992, pp. 323, 325. Ce jugement concerne maints personnages de Garcia Marquez.

² Foucault, M., *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966, p. 325.

³ C. Lepage rappelle que Garcia Marquez se sert de la littérature pour lutter contre la mort, contre la peur qu'elle suscite en lui. In : *L'univers de Gabriel García Márquez*, Ellipses, Paris, 2008, pp. 104-105. Voir aussi : « Gabriel García Márquez et le "réalisme merveilleux" dans le cycle de Macondo », in : C. Lepage (dir.), *Gabriel García Márquez. Soixante ans de lévitation*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007, p. 137.

Apuleyo Mendoza, P., y García Márquez, G., *El olor de la guayaba*, Mondadori, Barcelona, 1994

Etudes critiques

Coetze, J.-M., « Gabriel García Márquez, *Memoria de mis putas tristes* », in : Cobo Borda, J. G., *El arte de leer a García Márquez*, Belacqva, Barcelona, 2008, pp. 113-129

Damour, C., *La mort et le désir d'immortalité dans l'œuvre de Gabriel García Márquez*, L'Harmattan, Paris, 2016

Lepage, C., *Les symboles dans l'œuvre de Gabriel García Márquez*, Université de Paris III-Sorbonne-Nouvelle, Paris, 2001

Lepage, C., « Gabriel García Márquez et le "réalisme merveilleux" dans le cycle de Macondo », in : C. Lepage (dir.), *Gabriel García Márquez. Soixante ans de lévitation*, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007

Lepage, C., *L'univers de Gabriel García Márquez*, Ellipses, Paris, 2008

Maturo, G., « *Cien años de soledad-La iniciación* », in : *Claves simbólicas de Gabriel García Márquez*, Fernando García Cambeiro, Buenos Aires, 1972

Ploetz, D., « Gabriel García Márquez », *EDAF Monografías*, Madrid, 2004

Etudes générales

Ariès, P., *L'homme devant la mort. I-Le temps des gisants*, Editions du Seuil, Paris, 1977

Feuerbach, L., *L'essence du Christianisme*, Gallimard, Paris, 1992

Foucault, M., *Histoire de la sexualité 2, Œuvres*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 2015

Foucault, M., *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966

Jourdan-Gueyer, M., *Sénèque : Lettres à Lucilius (1-29), Le monde de la philosophie*, Flammarion, Paris, 2008

Landsberg, P.-L., *Essai sur l'expérience de la mort*, Editions du Seuil, Paris, 1951

Jankélévitch, V., *La mort*, Flammarion, Paris, 1966

Morin, E., *L'homme et la mort*, Editions du Seuil, Paris, 1970

Prucha, M., « L'idée d'immortalité personnelle et la critique marxiste de l'aliénation religieuse », in : *Concilium. Revue internationale de théologie* 105. « Etre immortel », Editions Beauchesne, Paris, 1975

Ramos, M. *Cavilaciones mortuorias*, CONACULTA-CECUT, Fondo Regional para la Cultura y las artes del Noroeste, México, 2003

Sartre, J.-P., *L'Être et le néant*, Gallimard, Paris, 1943

Sciacca, M. F., *Qué es la inmortalidad*, Editorial Columbia, Buenos Aires, 1959

Thomas, L.-V., *Mort et pouvoir*, Payot, Paris, 1978

Unamuno, M. de, *Le sentiment tragique de la vie*, Gallimard, Paris, 1937